

## ABONNEMENTS

## LYON

Un an. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 4 »

## DÉPARTEMENTS

Un an. . . . . 9 fr.  
Six mois. . . . . 5 »

## ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois ; ils se payent d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



## LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

## AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

## PLAN DIVIN DE LA RÉVÉLATION

Assurés par des preuves irréfragables de la vérité de notre foi au Père céleste, qui a envoyé son Christ parmi nous ; certains de la perpétuité progressive de la révélation, nous restons inébranlables sur le roc sacré de l'unité du plan divin. De cette hauteur, nous dominons la science humaine et nous l'attendons de pied ferme, armés de la science vivante de Dieu. Qu'elle s'élançe dans les cieux pour interroger les astres, qu'elle descende dans les entrailles de la terre pour demander à la nature entière le secret et l'ordre de la création ; nous, nous le savons déjà, et nous pouvons lui dire où aboutiront ses immenses recherches, si elles sont bien dirigées. Mieux que les psychologues les plus renommés, nous, spirites, nous savons ce qu'il faut penser de la nature humaine et de ses étonnantes contradictions.

L'histoire des temps primitifs se déroule à nos yeux, et plus claire et plus nette qu'aux yeux du savant qui a passé sa vie à compulser les annales des peuples et à épeler les monuments de l'antiquité. Les désordres apparents qui règnent dans cet univers et en troublent l'harmonie ne nous choquent point, nous n'en sommes pas ébranlés, nous en connaissons la raison. Nous savons d'où vient le mal et comment il s'effacera dans un avenir glorieux ; la foi lève une partie du voile qui dérobe aux regards des hommes terrestres la marche de la Providence dans le gouvernement de notre planète. Cette terre n'a qu'un rang très-inférieur parmi tous les mondes, et ce n'est qu'aidés du Christ, dont la doctrine sublime se développe tous les jours, que nous pouvons terrasser le mal et marcher résolument vers Dieu.

Enfin, comme nous connaissons l'origine des choses, nous en connaissons aussi le dernier terme et la fin ultérieure. Nous élançant par delà les temps et laissant en arrière le séjour de l'exil et de la mort, nous pouvons décrire d'avance les splendeurs de la cité vivante, et les ineffables délices de l'immortelle patrie.

Voilà comme la religion permanente, unitaire et générale est l'histoire la plus authentique, la plus complète ; une histoire qui explique les divers états du genre humain, les grands événements et les révolutions les plus mémorables du globe, les

contradictions de notre nature, ses luttes, ses combats, ses misères ; une histoire qui sert à contrôler toutes les autres histoires, à démêler le vrai du faux, à asseoir un jugement sur l'origine, sur les croyances, sur le rôle des différents peuples ; une histoire, en un mot, qui, prenant l'humanité terrestre à son berceau, la conduit à travers les siècles jusqu'au terme de ses immortelles destinées et de la consommation finale dans l'extase du bonheur et de la gloire.

Sans les données de la foi, le monde est un livre fermé ; tout est hasard et cas fortuit dans les faits de l'histoire, dans les révolutions du globe, dans les croyances et la religion des peuples.

L'idée religieuse que nous nommons *Universalisme*, répand un jour éclatant et admirable sur les ténèbres du passé : elle illumine le présent et l'avenir ! Le vrai croyant spirite a l'intelligence de tous les événements qui se sont succédé depuis la création terrestre jusqu'à ce jour. Il les connaît non-seulement dans leurs effets, mais dans leurs causes. Il siège, pour ainsi dire, dans les conseils du Très-Haut, et que voit-il ? Un ordre éternel et immuable de sagesse et d'amour qui embrasse les destinées de toutes les humanités, et partant de la nôtre très-infime et de la société ici-bas et dans tous les mondes.

Dieu rapporte tout aux développements de son verbe incarné dans la personne du Christ, s'étendant lumineux, splendide et grandiose, partout où se prolonge la race humaine. Les Esprits pervers ou plus avancés luttent sans cesse contre le plan divin et soulèvent toutes les passions humaines pour l'anéantir. De là ces révolutions terribles, ces guerres sanglantes, ces effroyables catastrophes qui désolent la vallée de l'épreuve et des larmes.

Mais Dieu qui sait tirer le bien du mal, fait servir les oppositions du monde à l'exécution de ses desseins. La société de la terre et du temps, je veux dire l'assemblée des élus composée de tous les fidèles qui acceptent l'unité de la foi, poursuit sa marche à travers tous les obstacles. Elle s'avance par un progrès lent, mais nécessaire, vers la société du Ciel, de l'Éternité, où elle doit finir par s'absorber et se confondre.

Oh ! comme les pensées s'agrandissent quand on étudie l'histoire de l'humanité sous ce point de vue ; quand on l'envisage dans cette merveilleuse unité que la foi nous découvre ! Il n'y a point de fatalité, point de hasard dans le monde. C'est

Dieu qui conduit les destinées du genre humain. Que les hommes se remuent, s'agitent, Dieu se servira de leurs passions mêmes et de leurs crimes comme d'instruments pour arriver à ses fins et conduire ses élus toujours augmentés en nombre et nouveaux, au terme que leur a assigné sa sagesse et son amour.

Est-il rien de plus consolant, de plus instructif, de plus propre à porter la conviction en tous les esprits, que cette exposition historique de la révélation, une et identique dans toutes ses diverses évolutions. Cette exposition renferme le récit de tant de prophéties accomplies à la lettre, au temps marqué, de tant de faits miraculeux opérés sous les yeux de plusieurs millions de témoins qui avaient intérêt à les nier et qui donnent leur vie pour en attester la certitude ! Il faut des intelligences cultivées pour apprécier la valeur des raisonnements métaphysiques et abstraits ; mais les esprits les plus vulgaires entendent et comprennent le langage des faits.

Le croyant à qui on a appris à suivre, à travers les révolutions du globe, dont l'antiquité, avant la naissance de l'homme actuel, effraye la pensée par des chiffres incalculables, le spirite, disons-nous, qui est instruit à voir partout la marche de la Providence et le développement de l'enseignement divin, trouve la plupart des vérités dont se compose le symbole universel, renfermées en germe dans des traditions aussi anciennes que nos premiers parents, plus développées par le ministère de Moïse et des prophètes, manifestées d'une manière sublime dans la parole de Jésus-Christ, et relevées de nos jours, où un triste oubli les avait ensevelies comme dans le sépulcre, par l'avènement de l'Esprit vivificateur.

Dieu intervenant une première fois dans son peuple élu (*Spiritisme sur la terre*), par ses prophètes et par le plus grand de tous, auquel il donne sa loi nommée décalogue ;

Dieu annonçant de loin aux hommes le Messie libérateur et rédempteur, dirigeant le cours des événements afin de préparer sa venue : voilà ce qui remplit, ce qui synthétise l'histoire de la race humaine (terrestre, car tous les habitants des mondes divers et tous les Esprits, même les anges, sont de la race humaine) pendant les premiers siècles de son existence sur notre misérable globe.

Dieu envoyant au temps prédit son Christ sauveur, voilà l'événement prodigieux qui est jusqu'à présent le centre et le point culminant de l'histoire humanitaire de notre planète.

Dieu établissant ensuite par une série de faits extra-humains l'empire et la doctrine de son Messie, développant progressivement son verbe éternel et identique, mais plus ou moins complètement manifesté, suivant les nécessités des âges, et préparant la venue de son Esprit ainsi que toutes les manifestations futures, continuation de son plan divin d'éducation : voilà l'histoire de l'humanité telle qu'elle s'est déroulée, telle qu'elle se déroulera à travers les siècles à venir, depuis le Golgotha jusqu'au jour des derniers phénomènes et de la consommation finale.

Nous avons dit selon quelle règle tous ces événements avaient lieu (un *Prophète du Spiritisme*, troisième article).

Telles sont les magnificences de notre foi spirite.

PHILALÉTIÈS.

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

DUPONT DE NEMOURS.

(2<sup>e</sup> et dernier article.—Voir le précédent numéro.)

« Jusqu'à ce qu'il soit jugé, cet *état d'attente* qui peut être prolongé plus ou moins, est déjà pour lui *une expiation*, un purgatoire, une grande occasion de réflexions et de bonnes résolutions, *un perfectionnement de son être*. Qu'il soit possible à l'être intelligent, sous la forme rétrécie et condensée de monade, d'éprouver tout ce que je viens de peindre dans l'atome aérien ou igné qui la renferme, et que cette monade n'ait pas besoin de la présence des objets pour se rappeler fortement, c'est ce dont notre état de songe nous donne un fréquent exemple. Qu'un même principe intelligent puisse animer successivement diverses formes, recevoir sous une figure et une scité (manière d'être) la récompense du travail qu'il fit sous une autre, *jouir de plusieurs vies*, c'est ce que nous voyons par les insectes, d'abord reptiles ou poissons, puis chrysalides, enfin oiseaux.

» Le souvenir de la vie précédente serait un puissant secours pour celle qui la suit ; quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée, car tout bien produit un bien. Il ne doit pas sans doute être accordé à ceux qui, ayant mérité la dégradation, ou n'étant point encore parvenus au rang des êtres dont la moralité peut s'élever jusqu'à Dieu, sont éprouvés par la justice ou la bienfaisance divine, d'après leurs seules forces, en commençant, ou recommençant *entièrement à neuf* cette carrière, initiative de la haute moralité.

» Tel paraît l'état de l'homme placé aux limites de deux règnes ; le premier des êtres animés visibles par ses yeux, palpables par sa main ; le dernier de ceux dont la morale s'étend au-dessous d'eux pour protéger, au-dessus d'eux pour s'instruire, dont la raison peut atteindre jusqu'aux sciences qui embrassent le monde entier, jusqu'à l'idée d'une cause première et d'un bienfaiteur universel. On a pu dire à son intelligence si elle a été punie :

« Ta peine est terminée ; le passé est oublié, on l'accorde de n'en plus gémir et de l'oublier aussi. Bois du Léthé, il s'agit à présent de savoir si tu seras bon par toi-même, par amour de la vertu et de ses conséquences immédiates, *sans espoir assuré pour l'avenir, sans crainte mémorative de ce que tu as souffert*. Pars, essaye du destin de l'homme ; il t'est permis d'animer un fœtus. » L'épreuve nouvelle alors est proportionnée aux fautes de la vie antérieure.

» Voilà un enfer proportionné aux délits et à leur intensité, non éternel pour des erreurs qui ne durèrent qu'un moment, non cruel et sans pitié comme celui d'un diable capricieux, implacable et féroce, mais équitable et indulgent comme les châtiments d'un père ; on n'y entend point de hurlements, on n'y voit ni grincements de dents, ni pleurs. C'est la main d'un Dieu de miséricorde, qui pardonne même en punissant, qui met à portée de revenir à lui, de se corriger, de se perfectionner, de mériter encore ses bienfaits, qui ne cesse pas d'en répandre quelques-uns sur ceux-mêmes qui ont des fautes à expier.

» Dieu est la ligne droite, il est le plan sur lequel tout repose. Le point de contact qu'il vous accorde avec lui, c'est l'intention de la bienfaisance. Les points de la circonférence par lesquels, anges et humains, nous en pouvons toujours approcher davantage, ce sont la bienfaisance elle-même, les lumières, le pouvoir et le bonheur. La sphère de l'homme est bien petite, celle de l'optimate (1) est bien grande ; il y en a une multitude entre elles ; mais il en est par de là une infinité de possibles, dont quelques-unes peut-

(1) Esprits purs.

être ont été réalisées; qui toutes peuvent l'être par la persévérance croissante dans le travail et dans la vertu, et dont une vertu céleste ne peut atteindre et créer une nouvelle, sans que ce soit une richesse, un bien, une joie pour le monde entier.

» Oh! si nous arrivons un jour à ce terme, qui n'est pas une barrière, agrandissons notre compas! La place y est! elle y sera éternellement pour une véhémence, une aimante, une brûlante opiniâtreté à mieux faire.

» Et vous qui resplendissez après Dieu sur l'univers, frayez-nous le chemin, puisque c'est aussi pour vous *un moyen de le parcourir*; abaissez vos soins jusqu'à nous; Dieu lui-même ne l'a pas dédaigné; secondez nos efforts, soutenez notre courage, éclairez notre raison, embrassez notre zèle; que votre main puissante, que vos brillants flambeaux aident à s'élever vers votre sphère de feu les génies anges et les hommes, et mes amis, et mes frères et moi, qui, les appelant autant que mon sensible cœur peut donner d'étendue à ma faible voix, m'élançai, comme un autre Icare, en enfant perdu sur la route.

» Ces diverses idées m'ont paru embrasser la généralité de l'univers; elles expliquent d'une façon claire et lucide la grande énigme du monde, le mélange du bien et du mal, la nécessité et la proportion de ce mélange, la moralité qui en résulte. Le voile qui fermait le sanctuaire de la nature est levé. La raison y découvre un spectacle admirable, non miraculeux, ni merveilleux: tout y est sage, rien d'extraordinaire. Deux éléments très-simples: Dieu et la matière organisée par Dieu y composent tout.

» En combinant avec cette matière des principes intelligents émanés de lui, il a formé des êtres actifs propres eux-mêmes à donner successivement la vie à une série d'autres êtres vivants de différents grades, plus ou moins intelligents, libres, moraux, dont les organes et les sens développent l'intelligence qui les anime.

» Chacune de ces monades (et, dans son acception sévère, cette expression s'applique même à toutes les espèces d'anges) a, durant sa vie, des récompenses et des punitions qui naissent naturellement de sa bonne et de sa mauvaise conduite, et le principe intelligent de chacun d'eux trouve dans le cours de son existence, composée de cette suite de vies qui naissent les unes des autres, le prix ou la peine de la manière dont il a dirigé les êtres qui vécurent par lui.

» Telle est, mes amis, la doctrine que je voulais vous exposer avant de mourir, et que mon attachement pour vous légua à votre morale, à votre génie, à votre sagacité. Tel est le fruit de trente-cinq ans de méditations multipliées, telles sont les pensées qui, autant que je l'ai pu, ont guidé ma conduite publique et privée depuis l'âge de dix huit ans.

» Telle est ma religion; si elles peuvent devenir les vôtres, je croirai avoir assez fait pour cette vie passagère à laquelle aujourd'hui je tiens fort peu, et je permettrai aux tyrans d'envoyer ma monade se prosterner devant l'Eternel.

*Valete et me amate.* »

» 10 juin 1793. »

En terminant ce court résumé, nous te saluons avec joie et reconnaissance, noble Dupont de Nemours, comme un des glorieux ancêtres du spiritisme; et il ne dépendra pas de nous qu'on ne rende à ton nom jusqu'alors obscur toute la justice qui lui est due.

A. P.

#### APPARITIONS CERTIFIÉES PAR UN PHILOSOPHE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

On parlait de ce principe posé par Lucrèce et adopté par tous les philosophes: « Aucune chose n'est réelle si elle ne peut toucher et être touchée, » pour convenir que s'il y avait quelque chose d'objectif dans les apparitions, c'était au toucher seul qu'il fallait en demander la confirmation.

Or, parmi les philosophes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'étaient beaucoup occupés de cette question, il en était un qui avait mérité la confiance de la science anglaise par la loyauté de son caractère et l'étendue de ses connaissances: c'était Bovet. Comme d'autres et mieux que beaucoup d'autres, ce savant, après avoir voulu expérimenter lui-même, avait consigné le fruit de ses observations personnelles dans un ouvrage remarquable, dans lequel ses successeurs trouvèrent et reproduisirent avec soin l'attestation qui va suivre:

« Je me trouvais, dit-il, dans un comté de l'ouest de l'Angleterre, avec quelques honorables gentlemen, chez un riche propriétaire dont le château était un ancien couvent. Les domestiques et les personnes qui fréquentaient habituellement la maison m'avaient parlé de bruits mystérieux et d'apparitions singulières comme de circonstances locales qu'on ne pouvait éviter là, durant même le plus bref séjour.

« Notre hôte ayant invité beaucoup de monde, il m'arriva de coucher avec le majordome, M. C..., dans une pièce vraiment admirable, et qu'on nommait la chambre de Milady. Nous y fîmes un grand feu avant de nous mettre au lit, et nous passâmes d'abord quelques heures de la soirée, avec une douce quiétude, à lire dans de vieux volumes; puis nous entrâmes dans le lit en soufflant la mèche du flambeau pour l'éteindre. Au moment de nous endormir, nous remarquâmes agréablement que les rayons de la lune éclairaient avec tant de splendeur notre vaste chambre, qu'il était possible de déchiffrer un manuscrit dans le lieu même où nous étions couchés ensemble. M. C... paria que non; je soutins la gageure, et, ayant tiré de la poche de mon habit un papier écrit à la main, je gagnai fort aisément le pari. Nous avions à peine échangé quelques mots sur cette affaire, lorsque, par hasard, jetant les yeux du côté de la porte de la chambre, qui était en face de moi, et bien fermée, je vis distinctement entrer cinq femmes, tout à fait belles et gracieuses, qui me semblèrent d'une taille charmante, mais dont les visages étaient couverts de longs voiles blancs, lesquels traînaient sur le plancher, et aux reflets de la lune, en plis ondoyants. Elles entrèrent à la file, d'un pas mesuré, l'une après l'autre, et firent le tour de la pièce, en suivant le mur, jusqu'à ce que la première fût parvenue et se fût arrêtée au bord du lit où j'étais couché; ma main gauche s'y trouvait aussi par dessus les couvertures, et, malgré l'approche du premier fantôme, je résolus de ne point changer de posture. La figure voilée, en s'arrêtant, toucha cette main, d'un froissement doux et léger, mais je ne saurais dire s'il était froid ou chaud. Alors je demandai à ces femmes, au nom de la Trinité bénie, dans quel but elles étaient venues: on ne me répondit pas.

« — Monsieur, dis-je au majordome, ne voyez-vous pas la belle compagnie qui nous rend visite? »

« .... Mais, avant qu'une parole fût sortie de ma bouche et au mouvement seul de mes lèvres, tout avait disparu. Le majordome était tapi derrière moi presque mort de peur; et je fus obligé de le secouer longtemps avec ma main droite, qui était restée sous les couvertures, pour lui arracher une réponse. Enfin ce pauvre C... m'avoua qu'il avait vu les fantômes et m'avait entendu leur parler, et que s'il n'avait pas d'abord satisfait à ma juste impatience et à ma question, c'est qu'il était lui-même violemment terrifié par l'aspect d'un monstre, moitié lion, moitié ours, qui voulait grimper au pied du lit... »

La nuit suivante, le majordome n'osa plus coucher dans la chambre de milady, où reparut seul le héros de l'aventure, l'intrépide Bovet...

« Je fis porter, dit-il, dans l'appartement, une bible et plusieurs autres livres, déterminé à braver le moment fatal de la vision, en lisant auprès du feu et en attendant que le sommeil vint lui-même me surprendre. Après avoir souhaité le bonsoir à mes hôtes, je m'installai devant la cheminée, comptant bien ne pas me mettre

au lit qu'il ne fût une heure du matin sonné. A cet instant, je me couchai sans avoir rien vu.

« Il y avait peu de temps que j'étais dans le lit, quand j'entendis quelque chose se promener autour de la chambre, comme une femme dont la robe de taffetas balayerait le plancher. Ce quelque chose était assez bruyant, mais je n'aperçus rien, quoique la nuit fût suffisamment claire. Il passa au pied du lit, souleva même un peu les couvertures, et entra dans un cabinet voisin, dont cependant la porte était fermée à clef. Là, il se mit à gémir et à remuer un grand fauteuil dans lequel, autant que mes oreilles ont pu suivre tous ses mouvements, il parut s'asseoir et feuilleter les pages d'un vieil in-folio que vous connaissez (1). et qui est fort criard. Le fantôme continua de cette manière, gémissant, remuant le fauteuil et tournant les feuillets du livre jusqu'à l'aurore... »

Laissons, maintenant, parler M. Delrieu.

« Cette histoire, dit Celmer, souleva de vifs débats. Les uns, fondant leur théorie sur les épreuves de Davy et de Nicolai, et sur les rêveries de Cardan, soutinrent que le mélange des rayons de la lune, du feu de la cheminée et d'une atmosphère particulière à la chambre, faisait naître un gaz dont l'influence modifiait le fluide sanguin des personnes qui se trouvaient couchées dans le lit, que cette influence exaltait d'autant plus le cerveau que leur position était horizontale. D'autres prétendirent, et ceci est notre sentiment, que les esprits intermédiaires des nonnes étaient sollicités de reparaître dans une chambre qu'elles avaient habitée longtemps, et où des traces odorantes de leur séjour probablement subsistaient encore par la présence d'un être vivant qui communiquait à ces vestiges, à la fois matériels et invisibles, une force d'adhérence momentanée, un besoin de condensation passager, mais assez opiniâtre pour que le néant de la mort fût vaguement rempli... Le frôlement de la main gauche de Bovet par la consistance du premier fantôme, tout effrayant qu'il semble, résulte d'une loi très-naturelle, physiquement parlant, on touche ce qu'on voit et on voit ce qu'on touche. Au surplus, si Bovet ne fut plus inquiété dès la troisième nuit, comme les suites de son récit le prouvent, il ne fallait voir dans ce relâche que la balance établie, que l'accord opéré entre la vie terrestre de la personne couchée et la vie intermédiaire des nonnes apparues. C'est ainsi que deux nuages orangeux, chargés inégalement d'électricités contraires, se mettent en équilibre par le contact de leurs vapeurs et le dégagement de leurs fluides. »

L'imagination du témoin faisait le reste.

« Rien n'était plus facile que de concilier les deux opinions; il se peut que le rapprochement des corps transmondains et des existences humaines détermine précisément ces gaz exceptionnels qui modifient le cours du sang, mais on n'osa pas trancher si vite la question. Au surplus, Ferriar et Hilbert, convinrent que la physiologie était impuissante à donner la clef de ces derniers phénomènes; le premier déclara que Bovet ne dormait pas, le second inclinait pour le rêve; mais l'un et l'autre finirent par une hésitation désespérante.

« Je ne décrirai pas les émotions du public anglais durant ces batailles de spectres : elles furent immenses. »

(Extrait de FERRIAR, *Théorie des apparitions.*)

Avons-nous besoin de déclarer ici que toutes les explications données, confirmant d'ailleurs la théorie du *périsprit*, que l'on nomme *l'esprit intermédiaire* des nonnes, sont trop alambiquées pour être vraies, et que ce fait d'apparitions authentiquement attestées par le philosophe Bovet, confirme de plus en plus le spiritisme?

X.

(1) Bovet racontait son aventure par lettre à son ami.

T. IV. — Man. hist., III.

## COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

### HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ERMANCE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(34<sup>me</sup> Article. — Voir le numéro du 23 mars.)

#### CHAPITRE IX.

Année 1465 (suite).

Pour affermir les Parisiens dans mon obéissance, je fis partir sur le champ l'amiral de Montauban pour Paris avec des troupes. Il était chargé d'assurer aux bourgeois que je ne tarderais pas à me rendre parmi eux. Il arriva le 23, jour où les députés étaient allés à Saint-Maur, pour porter la réponse des Parisiens.

Le comte d'Eu n'oubliait rien pour les maintenir dans la résolution d'attendre mon agrément pour mettre la dernière main au traité. Il fit prendre les armes à toutes les troupes de Paris et à celles que l'amiral venait d'amener; il leur fit faire le tour de la ville sur les remparts.

Cependant je n'étais pas sans inquiétude; je savais que les bourgeois de Paris voyaient avec terreur les ligués sous leurs murs, ce qui m'empêchait de compter sur la noble fidélité qu'ils me gardèrent. Ce fut à eux que la France dut son salut; s'ils se fussent joints aux princes, le royaume devenait en proie à une horrible anarchie, les temps malheureux du règne de Charles VI renaissaient et la France disparaissait, je ne crains pas de le dire, du rang des nations. La conduite de Paris en cette circonstance, est d'autant plus digne de louange, qu'en me restant fidèle la ville toute entière croyait plus perdre qu'elle ne pouvait gagner. Son amour pour son souverain, je n'ose pas dire pour moi, sauva la monarchie et mon trône. Si les princes étaient entrés à Paris, il ne me restait plus qu'à exécuter la résolution que j'avais prise si je venais à perdre ma capitale : c'était d'aller en Suisse et chez le duc de Milan pour implorer des secours afin de rentrer en France à la tête d'une puissante armée, que j'espérais pouvoir rassembler chez mes voisins, pour soumettre mes sujets révoltés.

Malgré les jugements que plusieurs historiens ont portés sur cette résolution, c'était le meilleur parti que je pusse prendre. Quelques-uns ont dit qu'en agissant de cette manière, j'abandonnais le trône à mon frère, que les confédérés n'eussent pas manqué d'y faire monter. J'avais aussi prévu ce cas; mais c'était sur cela que je fondais une grande partie de mes espérances. J'ai dit plusieurs fois que mon frère était rempli des plus belles qualités qu'un homme puisse posséder, je dis un homme et non un prince. Il était jeune, beau, bien fait, aimable, généreux, sensible; mais il n'avait pas d'énergie et un esprit plus que borné. Il se laissait conduire par tous ceux qui l'entouraient, et ses plus chers favoris n'étaient pas sûrs du lendemain. Les princes ligués, et particulièrement le comte de Charollais ne rêvaient que puissance; ils voulaient se faire les uns des autres un marchepied pour parvenir au pouvoir suprême. Le caractère faible et irrésolu de mon frère leur assurait le gouvernement dès que le duc de Berry posséderait la couronne.

On a vu, après la bataille de Montlhéry, quels étaient les véritables sentiments des Bretons à l'égard des Bourguignons; ceux de ces derniers n'étaient pas meilleurs, non plus que ceux de tous les autres confédérés. A peine seraient-ils parvenus au pouvoir qu'ils auraient cherché à se supplanter les uns les autres; chacun eût voulu demeurer seul et tous eussent fait renaître les discordes si funestes des Bourguignons et des Armagnacs, sous le règne de Charles VI.

(La suite prochainement.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.